

## Chapitre quinze

### Le cercle de San Basso

Nicolo Querini, curé de San Basso, se tenait impatient sur le pas de la porte de la bibliothèque.

C'était un après midi étouffant de fin septembre ; il n'y avait pas un brin de vent. De la lagune proche se répandait partout, à travers l'étendue déserte de la place Saint Marc, l'odeur acre des algues. Une marée basse et une chaleur exceptionnelle avaient en fait mis à sec une grande partie des bancs de sable, face du Palais. Dans l'air immobile, un vol de mouettes tournoyait là haut, au dessus de la basilique.

Quelques personnes essayaient de se protéger la tête du soleil qui dardait avec leurs mains ou des petits bouts de toile tendus sur la tête ; elles entraient et sortaient des boutiques qui s'élevaient tout autour de la place.

Le curé, d'un geste qui lui était habituel, passa, perplexe, deux doigts sur sa tempe. Il avait beau regarder, il ne voyait encore personne se diriger vers la bibliothèque. Et pourtant il savait qu'il avait tout méticuleusement préparé : d'abord, Pietro d'Abano avait accepté de bon gré l'invitation de donner ce jour là une leçon dans les locaux de la bibliothèque ; ensuite, presque tous ceux qui appartenaient à ce qu'il lui plaisait d'appeler son cercle littéraire, s'étaient montrés enthousiastes et en plus – chose qui l'avait agréablement surpris – une fois l'affaire s'étant divulguée, nombre de juges, notaires de la Commune et même quelque jeune marchand avaient demandé de pouvoir intervenir.

C'est pour cela, qu'on pouvait attendre un public nombreux. Même Benedetto d'Ascoli, enseignant du Studium de Padoue, de passage à Venise, s'était informé de l'heure où Pietro commencerait sa leçon.

Il n'aurait pas dû donc se sentir inquiet. Et pourtant ce fut avec un grand soulagement qu'il vit déboucher à l'angle de l'église Saint Marc et se diriger vers lui le visage familier du diacre Paul. Tout de suite derrière lui apparut la silhouette massive de fra Giacomo. Comme à son habitude le frère parlait avec animation, talonnant le diacre et accompagnant ses discours de grands gestes de la main.

Le curé sourit amusé, il se retourna, rentra dans la bibliothèque et se mit à attendre les deux amis dans la fraîcheur de la pénombre de la salle, à côté d'une des fenêtres qui donnait sur la place. Au moins ces deux là étaient là.

Le premier à entrer fut Paul. Il avançait la tête à moitié tournée vers l'arrière et adressait des signes d'acquiescements au frère qui le suivait de près.

« Bienvenus ! Heureux de vous voir tous les deux ! » s'exclama le curé en levant un peu la voix tandis que le clerc tenait la porte ouverte.

Presque surpris, les deux hommes tournèrent la tête vers la gauche et, leurs yeux n'étant pas encore habitués à la pénombre, eurent du mal de reconnaître leur ami.

« Nicolo ! » le salua le religieux, « comme je suis content moi aussi de te voir ! Cela fait un bon moment que nous n'avons pas parlé nous deux. Et j'ai beaucoup de choses à te dire. »

« Après » pour un peu le curé le curé laissait échapper un geste d'agacement. « On aura le temps après... Vous savez que vous êtes les premiers ? »

« Vraiment ? » s'étonna le frère.

« J'espère que vous n'êtes pas les seuls » ajouta le curé avec une certaine anxiété dans la voix.

« Je ne pense pas. On attend tellement de cette première leçon que tu ne sauras pas où mettre les gens » Le rassura le diacre Paul.

« Espérons » recommença inquiet Nicolo Querini.

« Mais si ! Tu verras que ton cercle en tirera renommée et honneur. Et le doge t'enverra chercher » l'encouragea en plaisantant le diacre.

Le curé répondit en haussant les épaules. Mais il n'avait pas complètement tort de s'inquiéter parce que les cercles littéraires étaient une nouveauté à Venise, habituée à voir se réunir jusqu'alors des philosophes et des hommes de lettres officiels dans les bibliothèques capitulaires ou dans les milieux de la chancellerie dogale. Dans un milieu institutionnel, donc. Mais que des poètes et de simples amateurs de la philosophie se retrouvent ensemble, à leur initiative, était une chose assez insolite. Le grand mérite de Nicolo Querini avait été celui-ci : avoir su tiré d'une partie des locaux de la sacristie de San Basso d'abord un scriptorium, puis une bibliothèque et enfin une salle pour des leçons et des rencontres littéraires. Depuis deux ans désormais, on pouvait voir ensemble dans ce cénacle, des clercs, des frères, des notaires, des juges et quelquefois aussi les membres les plus ouverts de la classe des marchands et des corporations.

Pour confirmer presque les paroles de Paul, on entendit un bruit de pas et les trois hommes qui s'étaient mis un peu à l'écart près de la fenêtre, virent entrer deux notaires, suivit tout de suite après par un des deux chanoines de Saint Pierre.

Nicolo fit un signe à un jeune clerc debout près de la porte qui alla avec prévenance vers les nouveaux arrivants et les invita à prendre place.

Le curé avait bien fait préparer la salle. Une belle table recouverte d'une nappe de damas rouge sombre se dressait sur une estrade au fond de la bibliothèque ; on avait fait disparaître les lutrins et les tables du scriptorium et disposé une série de bancs en face. Sur les murs alternaient des tableaux de couleurs vivaces représentant les signes du zodiaque, dénichés dieu sait où, mis là en honneur de Pietro d'Abano et des bouquets de bruyère et de roses pendus par une cordelette sur un support de fer.

« ... Les trois premiers » murmura Nicolo.

« Et en voilà encore deux autres... » ajouta fra Giacomo, en regardant vers la porte et en suivant du regard deux frères mineurs qu'il connaissait de vue, « Ne te fais pas de souci, Nicolo. Tant qu'il s'agit d'écouter et de parler, ta salle se remplira toujours de gens. Et quand il s'agit de faire le bien et de suivre l'Evangile... » le religieux avec un geste ostensible de découragement ne termina pas sa phrase.

« Et alors pourquoi tu es ici, toi aussi à perdre ton temps ? » lui demanda brusquement Paul.

« Mais c'est évident ! Je suis ici pour entendre quelqu'un qui est âprement combattu par les hautes hiérarchies de l'église ! Ses idées, cependant doivent avoir quelque chose en commun avec les miennes » répliqua le frère avec une sorte de joie amère dans la voix, « Cela se peut, même s'il me semble vraiment ... Mais peut-être. »

Paul s'interrompit parce qu'une voix sonore, venant de l'extérieur avait attiré leur attention.. Ils ne réussirent à distinguer que les derniers mots.

« ... ergo qui festinat lente, sibi aliisque prodest » (donc celui qui se hâte avec pondération est utile pour lui-même et les autres).

Ils virent ensuite entrer un homme de robuste corpulence, au ventre proéminent et au regard impérieux. Malgré la chaleur, il était somptueusement vêtu d'une robe de brocard à larges plis et par-dessus, il portait un mantelet ourlé de rouge. Et signe d'appartenance au corps académique de Padoue, il portait sur la tête un couvre chef carré de soie ; il était suivi par deux jeunes gens et par un homme d'âge mûr, plein de déférence.

Nicolo le reconnu tout de suite, bien qu'il ait eu jusqu'alors peu d'occasions de le voir et très peu de l'approcher.

Aucun doute : il s'agissait de Benedetto d'Ascoli. Des trois hommes qui le suivaient, les deux plus jeunes étaient sûrement des assistants bacheliers à sa chaire et l'autre semblait être un de ces nombreux postulants qui depuis longtemps infestent le Studium.

Dès qu'il eut mis le pied dans la salle, le professeur tourna les yeux alentour, cherchant ostensiblement celui qui était chargé de l'accueillir ; le curé alla rapidement à sa rencontre, s'efforçant d'avoir l'air content et contrit mais sans réussir à cacher complètement son inquiétude et sa satisfaction d'une arrivée aussi importante. L'autre prit le contentement du curé pour de la déférence et le regarda s'approcher avec un sourire un peu condescendant.

« Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous, maître d'Ascoli... Je vous accompagne à la place qui vous est réservée » et il montra un fauteuil au premier rang entre les bancs.

« Je n'ai pas envie de m'asseoir pour attendre. Dans combien de temps d'Abano sera-t-il ici ? »

« Dans pas longtemps je pense. J'ai déjà envoyé deux clercs à sa rencontre sur la rive de Saint Marc... Si vous ne voulez pas prendre place encore, alors venez avec nous à la fenêtre... Par là l'air entre un peu. »

En le précédant, il continua : « Nous trompions notre attente en parlant entre nous. »

Le professeur hésita un instant, puis, avec un signe condescendant de la tête il le suivit traînant derrière lui le trio déférent de ses accompagnateurs.

Paul et Giacomo, auxquels entre temps s'était uni le noble Donà, voyant s'approcher cette compagnie, interrompirent leurs discussions... Le frère, le diacre et le professeur avaient déjà eu l'occasion de se connaître et ils se bornèrent à s'incliner un peu en signe de salutation.

« Je ne veux pas interrompre une conversation agréable. Continuez donc, je vous écouterai volontiers tant que Pietro nous fera encore attendre... » dit d'Ascolo sans regarder quelqu'un en particulier « ... de quoi parliez-vous ? »

« Mais... on parlait de ceux qui interviendront probablement aujourd'hui. Peut-être que parmi eux, il y aura aussi Marco Polo. Vous savez, c'est un ami de d'Abano... »

Paul n'avait même pas fini de parler que le professeur fit un geste d'agacement, comme s'il voulait chasser quelque chose d'inopportun et d'une voix forte il se mit à déclamer presque comme s'il faisait une leçon : « Mais mettez de côté ce Marco Polo une bonne fois pour toutes ! Même à Padoue, les esprits médiocres ne parlent que de lui et de son livre et roulent des yeux d'étonnement devant les fables qu'il raconte... Il y a des gens qui ne savent même pas ce que c'est qu'un 'Medio', qui courent pour le faire copier et mieux encore pour qu'on leur lise, parce que de la langue d'oïl, ils n'en connaissent que les mots qu'on utilise dans les ports de mer. »

Comme tous se taisaient embarrassés, d'Ascoli regarda autour de lui avec un certain air de défi et continua : « Ne vous scandalisez pas ! Ma ferme opinion est que ce Marco est un homme privé de finesse d'esprit et sourd aux grandes questions de l'esprit » il s'interrompit et fit un petit sourire de compréhension, « Je sais que cela peut vous déplaire à vous vénitiens, mais c'est comme ça. C'est un homme vulgaire. En fait de quoi parle-t-il donc dans son livre ? Du peu que j'en ai lu, il me semble que, en bon marchand qu'il est, il décrit seulement des villes, des ports, des commerces et des monnaies. Mais... et la culture de ces gens-là ? Et leur manière d'approcher Dieu ? Et les personnages importants ? Ceux qui comptent vraiment ? Ils doivent bien avoir eux aussi un Studium ou quelque cercle littéraire comme celui-ci où se retrouver pour exprimer leurs idées ! »

Il se tut d'un coup et lança un regard de complaisance condescendante vers Nicolo qui, au contraire s'agita un peu en traînant les pieds par terre.

Il n'était pas le seul à être mal à l'aise. Paul fixait d'un regard interdit Giacomo qui à son tour faisait semblant de regarder dehors par la fenêtre.

Le plus rapide à rompre le silence fut un des assistants du professeur padouan, le jeune Natalino Cenzalesso. Son regard était plein d'une admiration ouverte et inconditionnée, il lorgna du côté de son collègue qui s'appelait Felice Pantaleo, pour demander son aide et d'une voix mielleuse commença à

dire : « Comme toujours vous êtes allé au coeur de la question, maître ! Mais je vous en prie, soyez indulgent ! Après tous, nous sommes des hôtes ici ... » et il fit un petit rire quémendeur vers les autres, « ... voilà, moi je crois qu'on peut dire que ce Marco Polo a un mérite. Celui de s'être laissé prendre par le pittoresque et l'étrange. N'est-ce pas maître ? Certaines descriptions... »

« Mais ce ne sont que le fruit de la curiosité ! » laissa tomber sèchement le professeur.

« Certainement, certainement, cependant... » allait répliquer Cenzalesso, mais il fut interrompu par Pantaleo qui se hâta d'insinuer : « On pourrait ajouter aussi, qu'en homme illettré, il a essayé lui aussi de composer, ou mieux de dicter des 'gestes' et il essaya de mettre du sarcasme dans sa voix, « ... vous savez, les aventures, les chevaliers errants, la fuite vers un monde enchanté. »

« En parlant d'argent et de marchandises ? » tonna d'Ascoli « Je loue votre bon cœur et votre gentillesse qui inspire vos paroles, Pantaleo... Mais il vaut mieux que vous laissiez tomber... De toute façon je ne voulais pas impliquer tous les vénitiens dans ma réprobation... »

« Mais... je vois que vous avez lu avec un certain soin 'Le Devisement' ou comment il s'appelle ! Vous devriez savoir que lorsque un marchand se déguise en chevalier errant ou veut revêtir les habits d'un maître – et puis sur un sujet aussi minable – c'est du temps perdu. Sapiens fit (On devient savant) ... » et il leva un doigt réprobateur vers les deux hommes qui avait déjà l'air déconfit.

A ce moment-là Giacomo n'arriva plus à se retenir et il apostropha d'Ascoli en éclatant « Vous qui êtes un maître de logique, de rhétorique, de dialectique et qui sait quoi d'autre, vous devriez bien comprendre et enseigner que ce livre est un signe de l'époque triste que nous vivons. Il est clair que Marco voulait exprimer notre désillusion et notre amertume face aux injustices qui nous entourent. Et le désir qui agite maintenant tant d'esprit de partir, de s'échapper vers des lieux où peut-être il y a plus d'amour entre les hommes, c'est là le message qui est dans ce livre et c'est ce que vous devriez enseigner. »

« D'Ascoli regarda rapidement le frère, des pieds à la tête comme s'il venait seulement de se rendre compte de sa présence et commença à secouer la tête. Le curé comprit qu'il fallait intervenir tout de suite pour éviter des dégâts majeurs. Cependant il ne se sentit pas de donner complètement raison à son hôte illustre et il essaya d'y remédier de cette manière : « Allez, allez, Giacomo ! D'Ascoli connaît bien les mérites de Marco. Sauf qu'il ne vit pas comme nous au milieu des marchandises et des bateaux et il ne peut pas comprendre que notre ville est comme un balcon qui s'ouvre sur le monde entier ; et ceux qui y habitent raisonnent sur tout, en termes de tarifs et de changes. Hélas nous ne savons pas nous élever jusqu'au ciel de la pure spéculation... » et là il essaya un regard de connivence avec Cenzalesso « ... Mais, même s'il n'utilise que des exemples pratiques, je suis convaincu moi aussi que son message est un message d'amour et de justice... En somme je crois, cher professeur, que le but de notre Polo, - sans vouloir contredire les choses très justes que vous avez dites –

a été celui de nous apprendre beaucoup de choses. Par exemple la description des usages louables de certains pays et de certains peuples, différents des nôtres, nous conduit à les imiter et à améliorer les nôtres ; quand il raconte ensuite certaines habitudes monstrueuses, il nous rend heureux d'être nés en pays chrétien et d'avoir connu la lumière du vrai Dieu. Et il fait cela grâce à des images si variées, si vivantes... »

« Il me semble que vous raisonnez en poète et en prêtre, ce que vous êtes en réalité, plus qu'en homme d'étude » le coupa le professeur, « Du reste... » et il fit un geste éloquent, sans rien ajouter d'autre, comme si ce qu'on devait penser de la défense du curé était clair dorénavant pour tout le monde.

Paolo avait suivi les paroles des deux hommes, le visage perplexe. Voyant son ami Nicolo traité de la sorte, il intervint d'une voix basse et tendue où il essayait cependant de ne pas mettre tout le mépris qu'il éprouvait pour la culture et la mentalité académique « Il ne me semble pas que dans le studium tout le monde éprouve le même mépris que vous, maître ! L'homme que nous attendons a une bien autre considération pour le marchand. Je sais que sur nombre de problèmes il a demandé son avis et l'a interrogé longuement. Pietro écrit dans le 'Conciliator' que « De ipsa quoque cum illis mihi retulit Marcus Venetus... » (Justement à ce sujet et d'autres Marco Polo s'est référé à moi).

« ... Cum aliis... » (avec d'autres) le corrigea l'air affligé le professeur.

« 'Cum illis' ou 'cum aliis' » ('avec ceux-ci' ou 'avec d'autres') ça ne change pas beaucoup. En fait Pietro a la plus grande estime pour Marco en temps qu'observateur attentif des faits et non comme raconteur d'histoires. »

Ceci dit, Paul fit un geste d'humeur et se tut. On voyait qu'il était énervé de s'être trompé dans la citation.

Sans le regarder, en baissant la tête même pour observer comment tombait sa robe qu'il remettait en ordre avec sa main, le professeur de Padoue concéda : « Bon ! Il se peut que vous ayez raison. Du reste, je vous ai déjà dit que je ne m'étais pas arrêté très longtemps sur ce livre. »

Une certaine tension s'était créée dans le groupe. Les uns se taisaient, les autres regardaient alentour. Giacomo secouait la tête en pensant à quelque chose avec un sourire amer. Le diacre, devenu muet, observait ceux qui entraient. Les deux jeunes lecteurs lançaient de rapides coups d'œil vers leur maître, en essayant de deviner ses pensées.

Ce fut encore une fois de plus le curé de San Basso qui essaya de détendre l'atmosphère en trouvant un nouveau sujet de conversation : « Savez-vous qui nous avons l'honneur de recevoir dans cette salle ? »

« Qui ? » demanda avec la rapidité du curieux le plus âgé des trois accompagnateurs du professeur. Nicolo l'avait à peine remarqué quand il était entré derrière d'Ascoli. En le regardant mieux, il le reconnut comme étant Bruno de Boateri, dont Paul un jour de retour de Padoue, lui avait parlé en termes méprisants. C'était un petit homme au ventre proéminent, aux traits vagues et aux yeux apparemment inexpressifs mais auxquels rien n'échappait. Il tenait ses

mains sur son ventre et se balançait un peu sur ses jambes. Il était vêtu de manière soignée d'une blouse et d'une jupe de couleur incertaine et toutes froissées. On savait de lui qu'il aspirait à une chaire mais que jusqu'à maintenant il avait dû se contenter de courir derrière les professeurs, toujours souriant et servile et d'en remplacer certains pendant de brèves périodes. Le lèche bottes typique, conclut Nicolo avant de lui répondre.

« Dante Alighieri, florentin » le poète de la maison Querini regarda satisfait, d'Ascoli et il fut surpris quand celui-ci lui envoya en réponse un regard suffisant et dit : « Et il faudrait être étonné ? C'est un nom qui ne nous dit pas grand-chose » et il tourna les yeux vers ses assistants qui firent des petits rires un peu pour exprimer leur suffisance, un peu pour faire comprendre qu'ils étaient parfaitement d'accord avec leur maître.

« Dante ? C'est peut-être le meilleur poète de la nouvelle école ? Son nom ne vous dit rien ? » Nicolo semblait stupéfait, « Mais savez-vous ce qu'il a écrit ? »

« Mon brave curé ! L'étonnement ne sied pas à un homme de culture. Mais peut-être tenez-vous davantage à être considéré comme un poète comme je l'ai déjà dit. Et alors je répondrai au poète. »

Il regarda tout autour de lui, le menton haut et constata satisfait que tout le monde le regardait avec attention.

« Vous devez savoir que dans le studium, de tout ce qui s'écrit à Bologne, à Padoue et aussi autre part, il n'y a pas une seule ligne ou proposition qui nous échappe. Nous évaluons et considérons tout. Et même votre Dante, nous l'avons lu. Qu'y a-t-il de si important dans ses écrits ? Ce n'est qu'un rabâchage de quelques propositions de Thomas. Et même assez mal écrites, dans un latin laborieux. Ses vers ? » il ouvrit ses bras d'un geste perplexe, « mais en Toscane, n'avons-nous pas déjà le grand Guittone ? Quel besoin y avait-il d'inventer une nouvelle école ? »

« Vraiment... » voulut répliquer Nicolo, « Guido Guinizelli... »

« Voilà, vous voyez, vous avez posé le doigt sur la plaie. Et encore le bon Guido sortait d'un milieu où la culture était là. Mais ce Dante ? Ce n'est pas un universitaire. Il n'est pas juriste. On me dit qu'à un certain moment il a été inscrit à la corporation des apothicaires. Au mieux, donc, il peut être considéré comme un personnage municipal qui par dessus le marché est resté englué dans un tas d'embrouilles de la vie politique de sa ville... Et puis c'est un banni... mon dieu, ces histoires de bannis sont la plaie de notre époque. Et cela peut arriver à tout le monde. Toutefois... » et il ouvrit encore ses bras cette fois avec un air de compréhension attristée.

Les trois hommes de sa suite acquiescèrent grandement. Les autres du groupe semblaient assez peu convaincus.

Dans le bref silence qui suivit les affirmations du titulaire de la chaire, Bruno de Boetteri intervint pour dire avec une fougue servile : « J'ai su d'une personne digne de confiance que ce Dante quand il était Prieur de Florence a réussi à

faire approuver une loi qui obligeait la Commune à faire tracer une route juste là où lui et son frère avaient des terrains. Très arides, à ce qu'il semble. Et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à multiplier leur valeur. Les florentins l'ont ensuite condamné pour concussion. Peut-être s'agissait-il d'une vengeance politique mais peut-être... »

Avec un éclair de satisfaction dans les yeux parce que tout le monde l'avait écouté, il conclut : « C'est sûr qu'il n'arrive pas à rester nulle part où il va. Il y a six ans il était à Vérone chez les Della Scala et un ami m'a dit qu'à un certain moment on a dû le renvoyer parce qu'il n'était d'accord avec personne. »

« Oui, oui... c'est peut-être vrai » commenta avec condescendance le maître.

L'autre assistant, feignant de parler en lui-même dit doucement mais pas assez pour ne pas être entendu : « Et moi qui ai eu aussi récemment de bonnes occasions et qui n'en ai pas profité... Bah ! Quelquefois l'amour de la culture vous fait faire des choix... » et il chercha des yeux l'approbation de son maître.

Le curé était en grande difficulté. Il s'était réjoui quand il avait su que le professeur de Padoue interviendrait à la conférence. Mais maintenant il se sentait plus qu'indigné, étourdi et il ne pouvait polémiquer avec lui parce que Paul et Donà qui connaissaient bien sa sympathie pour le poète toscan le regardaient avec curiosité et un petit sourire de commisération.

Nicolo éclaircit sa voix et, négligeant les deux personnages mineurs, s'adressa directement au professeur de la voix la plus ferme qu'il put.

« Je vous saurais gré de bien vouloir prêter attention aussi au témoignage de l'humble poète que je suis. Il y a six ans ce Dante que vous jugez homme de peu, était ici, dans cette salle qui n'était alors qu'une sacristie, avec moi et beaucoup d'hommes qui comptent et comptent encore à Venise... »

« J'y étais moi aussi... » l'interrompit le noble Donà.

« Je m'en souviens » lui répondit vite le curé avec un regard reconnaissant et il continua tout de suite : « Sur nous tous il laissa l'impression d'un homme de grande et solide culture. Ce n'est pas toujours qu'un homme de valeur, maître d'Ascoli, arrive à prendre la voie du Studium. Les vicissitudes de la vie sont si nombreuses... Et puis croyez-moi. Je n'ai jamais rencontré un homme aussi prompt que lui à comprendre tous les aspects de la vie, toutes les faces de l'âme humaine. Et puis... A peine arrivé ici, il nous a dit une poésie si douce à entendre et si profonde de sens comme jamais je n'en avais encore entendu. Et bien que la poésie occupe un degré plus bas par rapport à la philosophie, elle est aussi une voie qui porte vers la vérité... Vous en convenez ? »

« Par des voies de traverses, vous devez l'admettre, noble Quirini... » laissa tomber d'Ascoli sur un ton clairement ironique.

« Mais en enseignant bien davantage, souvent, que ce que vous appelez philosophie et qui si souvent, au lieu de montrer le chemin du bien aux hommes et de consoler les humbles, justifie l'orgueil et croit pouvoir être à la hauteur pour comprendre les desseins divins. J'ai le plus grand mépris... »

La voix de fra Giacomo résonnait tout à coup, coléreuse et frémissante à travers toute la salle. Nombre de ceux qui attendaient pleins de componction, le début de la leçon s'arrêtèrent de parler à voix basse et lancèrent un coup d'œil vers le petit groupe près de la fenêtre. Les yeux du frère passaient de l'un à l'autre comme pour voir si quelqu'un avait le courage de ne pas être d'accord avec lui. D'Ascoli le regarda surpris, avec l'air d'un professeur face à un élève un peu lent mais effronté, et il retint difficilement un petit sourire ; ce qui rendit plus furieuse la réaction du frère. Inutilement Paul lui fit un signe de se modérer.

« ... Cela ne vous va pas que quelqu'un qui n'appartient pas à votre cercle ait quelque chose à dire. Vous croyez que seuls les savants comme vous... »

Giacomo perdit sa voix tant était grande la rage qui l'avait envahi.

« Mais sûrement pas, fra Giacomo » concéda d'Ascoli, profitant de l'interruption du religieux, « peut-être que nous avons mal posé la question... »

Avant que son ami ne reprenne son souffle, le curé se hâta d'intervenir :

« Laisse-moi essayer Giacomo... » et il s'adressa au professeur sur un ton persuasif.

« Je crois, maître, que vous avez déjà eu entre les mains une copie du poème que Dante, depuis peu s'est mis à écrire. Ici à Venise, il en circule actuellement la copie des trois premiers... »

« Grâce à vous, j'imagine. »

« Non, grâce à Giovanni Querini, mon parent. Dante a chez nous beaucoup plus de connaisseurs que vous ne l'imaginez. Et bien, il y a un point de ce qui sera je pense, le premier chapitre, sur lequel je désire attirer votre attention. C'est le passage où l'esprit de l'homme encore plongé dans le péché, après avoir essayé en vain de se sauver avec ses pauvres forces, s'en remet à l'aide de la philosophie et s'engage sur la voie de la méditation. C'est le plus grand éloge du savoir humain qu'il m'ait été donné de lire. Et faites bien attention, philosophie entendue non comme consolatrice des hommes mais comme guide. »

« Belle allégorie et belle image ! Mais ce sont des choses qui se promènent depuis longtemps dans la chrétienté... Des visions... des représentations sacrées... 'Umana, spolia, rinnova' ( les trois phases – péché, repentir, rédemption – que l'âme humaine traverse)... C'est le poème didactique habituel. Ces choses marchent bien pour rapprocher le peuple de la vérité. Je me souviens moi aussi, avec plaisir de la belle image de la montagne, mais dans le reste de ce que j'ai lu, je n'ai pas trouvé beaucoup de nouveautés. Les esprits cultivés sont habitués à une autre nourriture bien différente. Et puis entre nous, que des laïcs mettent leurs nez dans un domaine qui a été jusqu'à maintenant le privilège et la charge des clercs cultivés, voilà, cela me laisse perplexe, même si je pense que notre bon fra Giacomo est d'un avis contraire... » et il regarda le frère avec une fausse bonhomie.

« Vous pensez bien ! » répliqua sur le champ fra Giacomo que, encore cette fois-ci, personne ne réussit à retenir, « ... et même, des doutes m'assaillent. Ne

serait-ce pas peut-être parce que l'enseignement de François a inspiré cette oeuvre, en plus des autres, qu'elle ne vous plaît pas ? Vous savez, François qui a prêché obstinément un renouvellement de la vie religieuse... Ou peut-être est-ce parce que Dante a osé mettre en enfer, et même hors de ses portes, parmi les paresseux, l'âme d'un pape ? »

« Vous avez lu vous aussi ces premiers chants ? » demanda d'Ascoli au religieux, avec un faux étonnement et sans se soucier de lui donner le temps de répondre quelque chose, il s'adressa à Nicolo, en changeant de ton, le visage sombre.

« Je ne pensais pas être invité ici pour être offensé par un frère mineur, noble Querini ! Je ne pensais pas que l'hospitalité de San Basso était descendue si bas ! » et il accentua l'adjectif, content du jeu de mots qu'il avait évidemment en réserve depuis longtemps, « Si ce n'était le fait d'offenser Pietro qui sait que je suis venu jusqu'ici pour l'écouter, je m'en irais immédiatement. »

Il s'éloigna de Fra Giacomo et regarda autour de lui, hautain, cherchant des yeux avec insistance la place qui lui était réservée, pendant que le trio de sa suite secouait la tête.

La salle se remplissait. Juste à ce moment là, deux jeunes marchands s'arrêtèrent à la porte. Tous les deux étaient habillés de neuf et portaient les ornements des grandes occasions. Ils entrèrent en parlant avec animation, mais dès qu'ils furent à l'intérieur, ils se turent d'un coup, embarrassés par l'atmosphère d'attente silencieuse qui planait dans la salle et avec circonspection ils allèrent s'asseoir sur le banc le plus proche.

« Allez, allez, ne faites pas cela, maître ! » lui dit le diacre Paul, essayant de venir en aide au curé, « Fra Giacomo a eu quelquefois l'occasion de montrer ses sautes d'humeur même à Padoue et donc vous le connaissez bien. Pardonnez son impétuosité et prenez ses paroles pour ce qu'elles sont : le témoignage d'un esprit inquiet, toujours à la recherche d'un combat à mener en faveur des humbles et de l'Évangile. Je vous en prie, notre rencontre d'aujourd'hui ne doit pas être source d'offense pour personne. Et vous aussi... » Paul regarda avec sévérité son ami, « N'est-ce pas Giacomo ?... »

Le religieux grommela quelque chose, en rien convaincu, bien que Nicolo continua à lui faire les gros yeux. A son tour le professeur fit un geste de la main comme pour dire que pour lui, cette affaire avait peu d'importance.

Alors Paul en le regardant attentivement poursuivit : « De toute façon, même si je ne suis pas d'accord sur tout ce que dit notre frère ici, je dois vous avouer que j'éprouve moi aussi une grande estime envers Dante. Du moins pour ce que j'ai lu jusqu'ici de son traité sur l'éloquence. Voilà, il m'a semblé que sa recherche avait quelque chose de grand... Sa méditation sur la langue vulgaire, à mon avis, naît d'une profonde conviction politique. Celle que nous devons tous trouver un principe qui nous unisse comme un système et des lois qui soient au dessus des égoïsmes des partis et en dominant la violence. Je parle

non seulement de nous, vénitiens, mais de tous les peuples qui habitent l'Italie... »

« Le gouvernement d'un seul... » Commenta à voix basse Querini avec une certaine sympathie. »

D'Ascoli fit une grimace de désapprobation aux dernières paroles de Paul et avec prudence il dit : « Je sais peu de choses des propositions politiques de Dante. Et je voudrais ne pas en parler... Mais je reconnais que ses idées sur l'éloquence contiennent quelque chose d'intéressant. Mais voyez-vous, sa manière d'argumenter par exemple, d'aller chercher des éléments bons ou mauvais dans chaque dialecte et dans chaque auteur... On sent qu'il n'est pas habitué à raisonner selon la logique et les prémisses universels. Et puis où est l'autorité sur laquelle il s'appuie ? Dites-le moi. Enfin ce traité, il l'a écrit justement en bon latin mais d'un autre côté, dès qu'il peut, il se laisse aller au vulgaire toscan. »

Cette fois Querini sembla frappé à vif et toutes ses bonnes résolutions diplomatiques s'évanouirent.

« Mais le vulgaire toscan est très éloquent ! En plus d'être le plus proche de notre vénitien, c'est la langue la plus douce qu'on connaisse aujourd'hui pour écrire de la poésie. Ce n'est pas un hasard si son emploi se répand de plus en plus chez nous. »

« Si c'est pour cela, mon cher Nicolo » l'interrompit le noble Donà, visiblement content de pouvoir placer un mot parmi des personnes aussi importantes « ... d'après ce que je sais, aujourd'hui à Venise et même dans la Marche et à Padoue, il y a une belle pagaille. Langue d'oc, langue d'oïl, latin, toscan, notre langue vulgaire... disons domestique. On les lit et on les entend parler en toute occasion. On dirait la tour de Babel » et il fit un petit rire.

« C'est possible, noble Donà... » consentit le curé de San Basso, « mais il me semble hélas que c'est encore la langue d'oïl qui occupe le terrain. Qui n'écrit pas en 'lengue franceise' ? Comme disait notre Canal « 'elle court à travers le monde' »

« Et "Est la plus délectable à lire"... ajouta le diacre Paul qui avait sûrement passé beaucoup de temps sur le texte de Canal.

Bruno de Boateri attrapa au vol une expression fugitive de dégoût et de désapprobation dans les yeux du professeur et il fut rapide à s'en faire l'interprète. Sur un ton de confiance, il se mit à dire : « Allons, entre nous, il ne faut pas oublier que la langue d'oïl est la langue des romans et de tous ce baragoin qu'on est obligé d'écouter sur les places. Affaires de bouffons... » et il secoua sa tête comme pour chasser quelque chose de sale, en tordant la bouche.

« Là, je trouve que vous exagérez » lui répondit sèchement Paul. « Grands sont les mérites de la langue d'oïl. Au moins, elle a favorisé la connaissance de l'histoire antique des Romains. Et Dieu sait combien nous avons besoin, de nos jours, de bons modèles et de bons exemples, avec le désarroi qui règne dans les consciences ! »

« Je voudrais ajouter une chose, si le maître dè Boateri me le permet... » intervint Donà, « Sans langue d'oïl, nous n'aurions jamais eu ces poèmes épiques, dont, en cachette et moins souvent ouvertement, nous nous sommes tous délecté à lire... » Il s'arrêta, parce qu'un sourire lui échappa en voyant le visage heureux de Boateri qui venait de s'entendre appelé maître. Puis il reprit : « Et sans rêves, quel sens a la vie ? »

« Oui, c'est vrai ! Qui d'entre nous n'a jamais rêvé de ressembler à Roland ? » admit avec candeur le curé de San Basso.

Même le diacre Paul secouait la tête, souriant en lui-même à quelque souvenir. Fra Giacomo au contraire se rembrunit en entendant ces propos.

« Dieu ne nous a pas donné la possibilité de créer de belles images pour nous remplir la tête de rêves. Mais pour amener le plus grand nombre de pécheurs sur la voie du bien. Pour faire cela, il faut s'approcher d'eux, en utilisant la même langue qu'eux. » Et regardant alentour d'un air agressif il ajouta : « Et notre langue vulgaire, qu'est-ce qu'elle a qui ne va pas ? »

« Mais c'est tout qui ne va pas dans nos dialectes ! » l'interrompit agacé d'Ascoli, « Nous, on est entrain de discuter pour savoir quelle serait la meilleure langue pour la culture et l'art et vous venez me parler de la langue qu'emploient les curés des paroisses les plus perdues de la Marche ! Allez, père... Certaines choses ne sont même pas à proposer ! » et il parut satisfait des regards d'approbation et d'accord qu'il attendait de ses trois satellites.

« Mais il y a Giacomino de Vérone ! Qui ne l'a pas étudié ? » s'exclama Giacomo, « et les Servites ? Qui ne les lit ? et là, il y a tous les enseignements valables pour toutes les occasions de la vie et pour tous les milieux, des plus humbles aux plus aisés. Là, est la vraie culture aussi des marchands et des artisans... »

Il s'arrêta, parce que, comme d'habitude il s'était échauffé au point de ne pas pouvoir continuer.

« Justement... des artisans... » commenta sarcastique le jeune Cenzalesso et il découvrit ses dents qu'il avait longues et irrégulières, en un rire silencieux. Mais il n'eut pas le courage, - observa le diacre - de citer aussi les marchands, vu que Donà était là.

« Mais ce sont de vieilles histoires, Giacomo ! » observa Paul.

« Voilà, vous avez bien parlé, cher diacre, des histoires anciennes et dépassées » le professeur de Padoue jugea que le moment était venu de poser son sceau d'autorité dans la discussion : « C'est justement pour ça qu'il faut les mettre de côté. D'ailleurs en dehors des littératures édifiantes et de foire, où donc les langues vulgaires italiennes ont-elles su s'imposer ? » il fit une pause en regardant autour de lui, « et pourquoi ? » Autre pause à effet, « ... mais parce que la vraie langue de la culture poétique et philosophique reste le latin. Et aucun autre 'sermo' n'arrivera jamais à l'évincer de sa place prééminente. Pas même cette langue vulgaire toscane que vous aimez tant, curé ! Même s'il faut reconnaître qu'en poésie il y a eu quelques belles réussites. »

D'un commun réflexe, tous les yeux se tournèrent vers le curé de San Basso, qui, comme tous les timides, eut d'abord un instant d'incertitude. Mais ensuite, à voix basse mais sur un ton obstiné, il confirma ses propres idées.

« Et pourtant les cénacles littéraires nés ces derniers temps s'inspirent tous de l'exemple de la poésie toscane et s'efforcent d'adopter sa langue. Peut-être que ce n'est qu'une mode, ou peut-être pas. Je sais que ce ne sont qu'échanges et copies des manuscrits des toscans et je pense que nous devrions tous faire un grand effort pour soutenir cette tendance et aider à imposer cette langue dans tous les domaines, même dans ceux qui te tiennent à cœur Giacomo » et de la main, il adressa un signe d'affection au frère.

« Les cercles... En dehors du vôtre, ils sont tous formés de notaires, de juges, de chanceliers... » commença d'Ascoli.

« De quelque marchand de bonne volonté... » intervint Cenzalesso, avec un éclair de mesquinerie dans les yeux qui ne devint même pas malveillante.

« En ce qui concerne cette mode du toscan... » reprit le professeur de Padoue, « ... comme vous l'avez bien dit, cher curé, elle passera. Je crois qu'elle a été favorisée par l'émigration de familles toscanes entières en Vénétie ces dernières décennies. A cause de leur politique, vraiment terrible et cruelle, chez eux, banquiers, et notables ont fui chez nous... »

« Et les lettrés... » ajouta Nicolo.

« Certainement » concéda le professeur et il continua : « Comme tous les toscans ont un caractère agressif, ils ont presque réussi à imposer leur dialecte. Mais seulement dans certains milieux... L'université est sortie indemne de ces influences impromptues. Le latin ! » à ce moment là, la voix de Benedetto d'Ascoli plana convaincante sur le groupe, « ... le latin, la langue parfaite, voulue par la Providence, je crois, comme l'instrument qui exprime les plus grandes vérités ! C'est elle qui est encore utilisée. »

Il se tut d'un coup et les yeux grands ouverts il fixa Bruno de Boateri comme s'il était le seul à pouvoir le comprendre.

Là encore, fra Giacomo n'arriva pas à se retenir.

« Incroyable ! Mais comment faites-vous pour nous proposer encore votre latin ? Mais ne comprenez-vous pas que vous, illustres professeurs du Studium de Padoue, si vous ne faites pas attention, vous risquez d'être coupés de tous les courants de la pensée de notre siècle ! Mais comment faites-vous à ne pas voir que depuis peu toutes les nouvelles initiatives culturelles naissent hors des institutions traditionnelles ? D'ailleurs ce n'est pas la première fois que cela arrive. Il y a un siècle, sont apparus, François, Dominique et les Ordres mendiants... »

« ... Mais Dominique enseignait à l'université ! » intervint le jeune Pantaleo, tout plein du zèle de l'arrogance partisane.

« Certainement ! Mais au milieu de tant de désaccords... »

« Et sa mort ? Elle ne vous dit rien sa mort ? » intervint le diacre avec une violence délibérée et provocatrice.

« Paul ! » le réprouva d'un ton accablé Nicolo.

« Allons, allons. A ce niveau là il, n'y a pas de comparaison ! » éclata le professeur en ouvrant les bras en un grand geste de découragement qui évidemment lui était habituel.

« Pardonnez mon emportement » dit rapidement, entre ses dents, le diacre « De toute façon, il est inutile de considérer avec suffisance ces artisans qui ont voulu venir ici. Peut-être que ce sont eux que les desseins de la Providence portent en haut de l'échelle de la vie. Regardez autour de vous et notez combien ils sont ! »

Paolo montra du doigt la salle qui s'était encore davantage remplie.

« Vous avez raison, diacre ! » s'exclama, étonné, le noble Donà, après avoir observé attentivement la salle, « Et moi qui ne m'en suis pas aperçu ! »

Presque déconcerté, il s'adressa à Querini : « Vous les avez tous invités ces gens-là ? »

Le curé eut l'air embarrassé : « Mais ... je n'ai fait que faire circuler le bruit... »

« N'ayez pas honte de cette participation ! » intervint d'une voix ferme le chancelier ducal Tanto qui venait de s'approcher du groupe près de la fenêtre et avait écouté en silence une partie de la conversation, « On voit, cher Nicolo que vous jouissez d'une grande estime dans de nombreux milieux, et même dans ceux qui étaient jusqu'à maintenant écartés du trivium et du quadrivium. »

« Ce n'est pas moi, mais tous le cercle d'amis qui se retrouvent ici. Vous aussi... c'est grâce à vous » et il désigna en particulier le chancelier et le diacre.

« Dites-moi, chanoine... » demanda alors le professeur d'université qui n'essayait même plus de cacher qu'il était agacé par le déroulement qu'avait pris le cours de la conversation, « Comment se fait-il que vous ? » il s'arrêta, « ... Mais quelle chaleur étouffante ici. Vous ne trouvez pas ? »

« Oui, depuis des années, on avait pas eu une telle chaleur en cette saison » acquiesça poliment le curé.

« Vraiment ? » répondit distraitemment d'Ascoli, en regardant au dessus de toutes les têtes vers le fond de la salle, « ... Dites-moi... Que voulais-je vous demander ? Ah oui ! Comment donc vous êtes-vous laissé tenter par les Muses ? »

« Mais... Par pur plaisir. De temps en temps, j'éprouve le besoin de mettre en rime mes sentiments. Mais je ne suis qu'un apprenti. Je dois tout aux toscans. Il y a des poètes, même à Venise, qui sont bien meilleurs que moi... »

Et lesquels... Si je puis me permettre de vous le demander ? » demanda d'Ascoli, avec un regard circulaire et indolent.

« Mais ! Je ne sais pas par qui commencer... Je suis le dernier de la liste, c'est sûr »

« Trop modeste, notre curé ! » intervint fra Giacomo, « Une de ses chansons... »

« C'est vrai que vous voulez refaire le palais du doge ? » demanda le professeur padouan, l'interrompant sans aucun égard pour le frère, « Vous n'allez pas le démolir lui aussi ? »

« Mais non ! Vous verrez que nous arriverons à le rendre plus beau et plus riche sans le démolir » se hâta d'affirmer le curé d'un ton conciliant, après avoir regardé fra Giacomo, d'un air un peu fâché ; Vous ne devez pas avoir ces craintes. Mais il faut s'ouvrir un petit peu aux nouveautés. C'est vrai que Piero d'Abano a été très influencé par la culture de Byzance. »

« C'est certain » répondit immédiatement sur un ton décisif d'Ascoli. Puis il s'arrêta et demanda l'air ennuyé au maître de maison : « Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas encore là ? »

Nicolo leva les yeux vers la porte. Juste à ce moment là, entra, l'air épouvanté, un des deux clercs qu'il avait envoyé à la rencontre du philosophe . Dès que le jeune homme l'eut aperçu près de la fenêtre, il se dirigea vers le petit groupe, tout essoufflé. Le curé frappé par son visage effrayé, alla à sa rencontre et sans parler l'interrogea d'un signe de tête.

« Mr le curé, sur la berge il y a les hommes de mains de la Quarantia ( haute Magistrature) qui arrêtent tous les bateaux qui essaient d'accoster ! et ils en ont encerclé un... »

« Pourquoi donc ? »

« Les gens disent que dans le bateau il y a des armes... Et il y a aussi un sergent des Seigneurs de la Nuit (Police de la nuit). Ils ont blessé un jeune. Un autre est encore en train de se défendre. »

Le diacre Paul sur ces entrefaites s'était approché des deux hommes ; il avait entendu les paroles du clerc et demanda préoccupé : « Pourquoi ? Il doit se passer quelque chose de grave pour que la Quarantie et les Seigneurs de la Nuit se déplacent ensemble. » et il donna un coup d'œil entendu à Querini qui avait déjà l'air effrayé. Alors il essaya de tempérer.

« Mais non ! Peut-être que ce n'est rien du tout. Maintenant on n'a plus de respect pour les formes légales. »

Puis il regarda dehors et son visage s'assombrit.

Sur la berge on apercevait des soldats armés de piques qui essayaient de désarmer un jeune qui portait les caleçons courts des marins. Le dos appuyé à une des colonnes du môle, il continuait obstinément à repousser et à dévier avec une épée les pointes des piques de son corps. Plus près de la berge un homme gisait par terre et même de loin, on voyait qu'il avait du sang sur le visage. Un soldat s'acharnait contre son corps à coups de pieds et de manche de pique, tandis qu'un sergent de la Quarantie l'observait, haletant. Le blessé essayait d'esquiver les coups, ses forces s'affaiblissant de plus en plus.

Les gens qui se trouvaient sur la berge, s'étaient retirés, formant un cercle autour du blessé, du combattant et des gendarmes et ils regardaient horrifiés mais attentifs et morbides. Personne ne fit un geste en faveur des deux jeunes. Sur l'eau, près de la berge, deux bateaux avec chacun à bord quatre hommes

d'armes, deux aux rames et deux avec leurs piques pointées en mains, avaient pris par le milieu une embarcation de pêche sur laquelle trois jeunes tentaient de se défendre, un avec une pique et les autres avec deux piquets pointus.

La scène vue de la grande fenêtre de la bibliothèque dans la pénombre où seul le bourdonnement de ceux qui attendaient rompait le silence, avait quelque chose d'irréel, parce que d'aussi loin, on n'entendait pas les hurlements des combattants et des gardes.

« Salopards ! Misérables ! Mais ils paieront tout... Et dans pas longtemps. » laissa échapper, les mâchoires contractées de rage, fra Giacomo qui s'était rapproché en silence de Nicolo et de Paul ainsi que de Donà. Bien qu'il l'ait dit à voix basse, le noble, qui avait regardé dehors et avait tout compris, lui jeta un rapide coup d'œil, méfiant.

Le frère poursuivit : « Oh, si je pouvais faire quelque chose !... » Et il suffoquait, la bouche serrée, les yeux pleins de rage.

« Tais-toi, fou ! » lui ordonna à mi voix mais très fermement le diacre. « Est-ce que par hasard, tu veux ?... » et il montra d'Ascoli de la tête.

Donà regarda Nicolo dans les yeux, secoua la tête en montrant le frère de la tête et lui dit carrément : « Nous, cela ne nous concerne pas... cela ne doit pas nous concerner. »

Puis il ajouta, s'adressant aux autres : « Voilà pourquoi Pietro d'Abano n'est pas encore arrivé ! Il a dû être bloqué sur la berge avec le bateau qui l'amenait de Padoue. Il vaut mieux que j'aie vu ce qu'on peut faire. »

Dès que le noble se fut éloigné, Paul regarda Giacomo, soucieux.

« Tu penses qu'il s'agit du groupe de San Nicolo de Mendicoli? »

« Je crains que oui. Cette nuit, ils devaient se rencontrer avec le groupe de Badoer. »

« Mais alors, il y a un espion parmi eux ! »

« Peut-être. Mais transporter des armes en plein jour ! Giovanni m'avait dit, il y a quelques jours qu'on suivait nos mouvements ! »

« Oui, il me l'a dit aussi. Mais... » et le frère s'arrêtant de regarder dehors un moment, tournant les yeux vers le diacre et presque en colère « ... Ce n'est pas une bonne raison pour reculer. On en n'est plus aux temps de la prudence maintenant ! »

Sur le visage de Paul se dessina une expression de perplexité. L'inconséquence du frère était contraire à ses idées et à son comportement habituel.

D'autre part, le curé semblait troublé face à la scène de violence qui se déroulait sous ses yeux.

Sur la berge de San Marco, tout était maintenant terminé. Le jeune qui se défendait appuyé à la colonne avait jeté son épée par terre et s'était rendu. Avec des coups dans le dos et des bourrades, on l'avait conduit vers le Palais. On avait déjà emporté le blessé en le traînant. Des trois hommes sur le bateau qui

s'étaient défendus comme ils avaient pu, un avait été tué et les deux autres gisaient, frappés au fond de l'embarcation. Un homme d'arme liait une corde à la proue du bateau pour l'emmener. Les gens un peu spontanément et un peu à cause des hurlements des soldats, se dispersaient hésitants et les bateaux qui avaient été arrêtés au large dans l'attente de la fin de la bagarre revenaient pour accoster.

« Maintenant, cela va être le tour des tortures. Espérons qu'ils ne parleront pas... » dit fra Giacomo entre ses dents avec amertume et sans espoir, en regardant la scène. Puis il détourna son regard et fit un signe d'interrogation muette à Paul.

« Oui » répondit le diacre faisant attention de parler à voix basse, « On dirait que les choses se précipitent... Il me semble avoir reconnu le jeune contre la colonne. On m'avait dit que c'était une tête brûlée. Dernièrement il apportait des pierres au palais sur une grosse barque » il regardait avec plus d'attention le visage du frère, « ... C'est inutile que tu prennes cet air désespéré, Giacomo ! Nous sommes en guerre et il faut en accepter toutes les conséquences. »

Je ne suis pas désespéré. J'éprouve seulement de la douleur pour ces pauvres garçons... Et une rage impuissante. Oh, si je pouvais ! » et il serra les poings et se remit à regarder dehors.

« Ne te montre pas si agité ! Les Padouans nous observent. »

Fra Giacomo se reprit un peu.

« Voilà, c'est bien » approuva Paul qui ajouta immédiatement « Ce qui me préoccupe, c'est que cette action n'a certainement pas été commandée ou organisée par quelqu'un d'en haut. Ces jeunes ont agi de leur propre chef. Qui sait où ils allaient porter ces armes. »

Il jeta un coup d'œil soupçonneux au frère.

« Tu n'en sais rien ? »

« Non, rien du tout » se hâta de dire fra Giacomo sur un ton pas trop sincère, de l'avis du diacre. « J'ai une vague idée de qui cela peut être. Mais je suis, moi aussi surpris, comme toi. Mais je pense une chose. Ici la situation échappe aux mains de tout le monde. Ce n'est pas que ce soit un grand déplaisir pour moi mais je ne voudrais pas qu'on profite de telles actions pour nous mettre en prison avant que nous soyons prêts. »

« Ah, voilà la leçon que tu en tires ! Il me vient l'idée que... »

« Que quoi ? »

« Rien... rien. »

Nicolo était resté silencieux jusqu'alors. Si durant l'échauffourée son visage avait exprimé horreur et douleur, maintenant que c'était terminé il était plein de doutes et de craintes.

Quand le dernier homme d'armes se fut retiré, il réagit et poussa un grand soupir en secouant la tête.

« Les pauvres petits ! Mon Dieu ! Comme je hais la violence ! Le prix est trop élevé. »

S'apercevant alors que les autres autour de lui avaient l'air troublé et que même le jeune clerc avait caché son visage dans ses mains, il fit tout de suite l'effort de changer d'attitude et de revenir à son rôle d'hôte.

Il dit rapidement : « Reprenons-nous. On est même resté trop longtemps ici. Qui sait ce que vont penser ces quatre là. Je me rapproche. Suivez-moi. Je vous en prie, ils ne doivent rien soupçonner. »

Avec un sourire forcé, il s'éloigna de la fenêtre.

« Je suis d'accord. Ne te fais pas de souci » lui répondit le frère en tournant le dos à la fenêtre et en le suivant.

Le diacre fit deux pas, prit Nicolo par le bras et lui demanda : « Mais à propos de ces quatre là, sais-tu ce que d'Ascoli est venu faire à Venise ? Tu ne penses tout de même pas qu'il est venu jusqu'ici seulement pour écouter quelqu'un qu'il peut entendre tous les jours à Padoue ? »

Le chancelier Tanto qui jusqu'alors était resté à l'écart sans rien dire, intervint.

« Bon, si c'est pour cela... C'est moi qui l'ai invité. C'était surtout pour la discussion qui suivra. Je pensais qu'une confrontation entre nous de San Basso et lui, serait très fructueuse. Mais après tout ce que j'ai entendu. »

Paul ricana : « S'il était venu seulement pour ça ! J'ai appris au Palais que ton noble professeur a accepté ton invitation et est venu à Venise comme excuse, pour plaider à la Chancellerie, l'adjudication des dispenses à fournir aux étudiants qui arrivent à Padoue grâce à Venise, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à la 'natio ultramarinorum'. »

« Bonne idée ! » commenta le frère entre ses dents, « Entre ceux qui viennent des îles et ceux qui viennent des ports d'Orient, ils seront plus de deux cents par année. »

« Ah, le professeur de Droit ! Ah, le professeur désintéressé ! Il s'est bien moqué de moi ! » lui dit en écho Tanto.

Le curé de San Basso joignit les mains et les supplia presque : « Je vous en prie ! Pas de scandale ici ! »

Tout empressé, il se dirigea vers les quatre personnages du studium et dès qu'il fut à portée de voix, il s'exclama : « Excusez-nous. Nous étions en souci pour Pietro. Il a dû se passer quelque chose sur la berge ; quelque contrebandier peut-être... Des soldats ont fait des arrestations et tous les bateaux étaient bloqués. Voilà pourquoi Pietro n'arrivait pas. Mais maintenant il va arriver tout de suite. De quoi parliez-vous ? Le professeur padouan le scruta d'un air ironique, ne cachant pas qu'il ne croyait pas une seule de ses paroles.

« Nous avons un peuchangé de sujet » et il échangea un rapide petit sourire de connivence avec Bruno « Mais nous pouvons toujours reprendre le précédent. D'ailleurs, au fait, que pense-t-on à Venise de Pietro d'Abano ? »

Nicolo Querini pensa qu'il valait mieux continuer à se montrer aimable avec le professeur : « Les vénitiens ont beaucoup d'estime pour Pietro. Vous savez,

on le considère comme un peu des nôtres. Il a été à Byzance et il y est resté un bon moment » ?

« Pour apprendre le grec » intervint Donà qui s'était à nouveau rapproché du groupe des padouans.

« Oui, le grec » confirma le curé « et vous savez, cher d'Ascoli, quels liens et combien de liens nous lient nous, vénitiens, à Byzance. »

« Certainement ! Tout le monde sait de qui vous êtes les enfants » et il fit un petit sourire qu'il aurait voulu bienveillant.

Personne ne savait plus quoi dire.

Le noble Donà s'était mis à se frotter les mains, embarrassé, tournant son regard alentour. Paul regardait Nicolo à la dérobée. Le professeur ostensiblement tenait bien haut sa tête et regardait dehors par la fenêtre.

Dans la salle le bourdonnement augmentait. Pendant que ceux du groupe parlaient entre eux, beaucoup de monde était entré et le curé remarqua avec plaisir que tous ceux qui fréquentaient d'habitude le cercle étaient présents. Il y avait aussi le jeune Giovanni Querini de la branche de Santa Giustina qui faisait ses premiers pas sur la dure voie de la poésie et qui avouait être un disciple enthousiaste de Dante. Au milieu d'un groupe de dignes marchands, il reconnut patron Barozzo qui lui fit un salut léger et souriant. Ce qu'il pouvait bien faire à une 'lectio' de Pietro d'Albano, il ne le comprenait pas vraiment, mais il eut du plaisir de le voir là.

Précédé par un très jeune étudiant et accompagné par un frère dominicain avec lequel il discutait à haute voix, Pietro d'Abano se présenta sur le pas de la porte.

Il avançait tranquillement, comme quelqu'un qui n'est pas bien habitué à marcher, les mains tendues devant lui et traînant un peu les pieds. Il portait une longue tunique, toute à plis, avec de larges manches comme on en voyait sur certaines statues très anciennes ; un court capuchon lui encadrait le visage laissant à découvert son large front sous lequel ses deux yeux semblaient peu habitués à remarquer ce qui était près d'eux.

Dès qu'ils aperçurent la silhouette du curé de San Basso qui s'approchait tout souriant, ils prirent vie et s'éclairèrent en un sourire cordial.

« Bienvenue, Maître ! » Heureux que vous ayez accepté notre invitation »

Pietro l'arrêta d'un geste de la main et d'une voix tranquille avec une simplicité débonnaire, répondit : « Le plaisir est pour moi. On accourt volontiers là où on sait qu'on est appelé avec le cœur et on se réjouit de tout aimable accueil ; autrement, quel maître serais-je ? » Avec une calme autorité, il serra le bras du curé de sa main, le poussa à se retourner et l'emmena avec lui doucement vers la table qu'on avait préparée pour lui.